



*Jef Geeraerts (°1930).*

---

---

## Jef Geeraerts: le repos du guerrier

LE 9 octobre 1969, l'écrivain flamand Jef Geeraerts (°1930) reçut le *Driejaarlijkse Staatsprijs voor Verhalend Proza* (Prix triennal d'État de prose narrative) pour son roman *Gangreen 1. Black Venus* (Gangrène 1. Black Venus). Quelques semaines plus tard, le 30 novembre 1969, la *Bijzondere Opsporingsbrigade* (Brigade spéciale de recherche) saisissait, dans une librairie de Bruxelles, un certain nombre de livres parmi lesquels se trouvait *Gangreen 1*, parce qu'ils étaient jugés contraires aux bonnes mœurs. Ainsi, du jour au lendemain, l'œuvre de Jef Geeraerts acquit une réputation controversée.

La gangrène est une maladie contagieuse qui, si elle n'est pas traitée à temps, ne peut être enrayerée que par l'amputation des membres atteints. *Gangreen 1* fut le premier d'une série de quatre livres (d'autres devaient encore voir le jour, mais Geeraerts en resta là), où l'auteur recourut à l'écriture comme à une thérapie, afin de surmonter certaines expériences qu'il vécut principalement au Congo belge et qui changèrent radicalement sa vie. Dans ces romans, Geeraerts châtiât sévèrement sa propre chair.

Jef Geeraerts était enfant unique dans une famille qui respectait profondément la morale bourgeoise. Enfant, il a déjà l'allure d'un flibustier et ses parents l'envoient dans des écoles où règne une discipline de fer. En 1952, il obtient le grade de licencié en sciences politiques et administratives à la *Koloniale Hogeschool* (École supérieure coloniale) d'Anvers et en 1954, il part pour le Congo belge. Il est sexuellement précoce et ses supérieurs, qui connaissent son mode de vie turbulent, lui conseillent de se marier avant son départ. Dès ce moment-là, il est en proie à un conflit intérieur entre la servilité bourgeoise et un désir ardent de liberté.

Au Congo, il devient assistant-administra-

teur territorial du district septentrional de Bumba. Dans l'exercice de cette fonction, il parcourt, quelquefois pendant des semaines, cette région et il est impressionné par le style de vie des Noirs. Il est surtout fasciné par le vitalisme mystérieux des «nègres», la confrontation directe avec la nature sauvage, la splendeur du pays et son climat tropical. Si les romans congolais de Geeraerts diffèrent tant des romans coloniaux traditionnels, c'est parce que ses personnages sont initiés aux us et coutumes de la population indigène et n'observent pas la distance prescrite entre le colonial et le «nègre».

Dans la perspective de l'indépendance du Congo, qui sera proclamée en 1960, des tribus rivales se font la guerre. Tandis que les coloniaux, effrayés, quittent le pays, les autorités belges tentent de maintenir l'ordre en envoyant dans la brousse des unités de l'Armée nationale dirigées par des officiers de réserve volontaires, et ce afin d'empêcher des massacres. Placé à la tête d'une de ces missions, Geeraerts tombe dans une embuscade et est blessé. À l'automne 1960, la situation est devenue totalement incontrôlable dans cet État à peine indépendant, et Geeraerts quitte lui aussi le pays, à la suite de sa famille. À cette époque, son mariage est déjà enterré et cela ne facilite pas son adaptation dans ce petit pays pluvieux et étriqué qu'est la Belgique.

En 1962, Jef Geeraerts fait ses débuts avec *Ik ben maar een neger* (Je ne suis qu'un nègre) - suivi en 1966 par *Het verhaal van Matsombo* (Le récit de Matsombo) -, des romans qui mettent en scène un Noir faussement évolué et réellement corrompu qui, après l'indépendance, s'établit comme «médecin» avec une réserve de médicaments. Le jour où ce charlatan prétentieux et arrogant commet une erreur grave au cours d'un de ses «traitements», il est chassé par les villa-

geois. En Europe, aliéné de sa propre culture et rejeté par les Blancs, il va droit à l'échec. Dans ses livres, Geeraerts montre le fossé infranchissable séparant la civilisation blanche aveuglante et l'obscur civilisation noire qui plonge ses racines profondes dans la tradition et la culture populaire africaines. Dans *Schroot* (Scories, 1963), un roman trop peu remarqué, il exprime clairement l'idée selon laquelle quiconque a été «contaminé» une fois par l'Afrique, se réadapte difficilement à la froide et trépidante Europe. L'auteur y relate comment le personnage principal se sépare douloureusement de sa concubine noire, symbole de la liberté débridée, dans le Congo tumultueux de la crise de l'indépendance. En Europe, dépaycé et nostalgique, il essaie en vain de recréer l'atmosphère de l'Afrique.

Geeraerts est «malade» de l'Afrique et, thème après thème, il veut guérir de cette maladie à l'aide de l'écriture. Dans *Gangreen 1* (1968), il évoque, dans un style enlevé et empreint de sensualité, l'exaltation sexuelle dans laquelle l'Afrique l'a jeté, cette exaltation étant une composante d'un vitalisme primitif qui n'est pas tempéré par une morale bourgeoise oppressante. Ce vitalisme est machiste par de nombreux aspects (histoires gaillardes relatant beuveries et parties de chasse ou de pêche, où la femme apparaît exclusivement comme objet sexuel) et imprégné d'une conscience latente du danger et de la mort. Ce dernier aspect se manifeste surtout dans *Gangreen 2. De goede moordenaar* (Gangrène 2. Le bon meurtrier, 1972), où Geeraerts évoque la période trouble et violente d'avril 1959 à mars 1960, dont il n'avait pas retracé les événements dans *Gangreen 1*. A ses yeux, la barbarie et la férocité sanguinaire dont il a fait l'expérience à la tête d'une mission militaire ne sont que des manifestations d'une pulsion destructrice instinctive

et stupide qu'il croit universelle et propre à l'humanité. Ces deux premières parties de la série des *Gangreen* constituent le sommet absolu de son œuvre et, à l'évidence, elles ont produit l'effet thérapeutique souhaité. En effet, il ressort des *Tien brieven rondom liefde en dood* (Dix lettres sur l'amour et la mort, 1971), adressées à des amis appartenant ou non au monde littéraire, que Geeraerts a pris un certain recul par rapport aux années qu'il a passées en Afrique. Désormais, son vitalisme s'exprime dans la sélection critique de valeurs et de produits culturels raffinés, inhérents à la civilisation occidentale.

A part d'autres romans, Geeraerts a encore écrit *Gangreen 3. Het teken van de hond* (Gangrène 3. Le signe du chien, 1975), où il se penche sur son éducation sévère, et *Gangreen 4. Het zevende zegel* (Gangrène 4. Le septième sceau, 1977), où il fait le procès du mariage en tant qu'institution (mais il stigmatise en réalité son propre mariage). La critique s'est montrée beaucoup moins enthousiaste au sujet de ces deux parties - écrites, il est vrai, avec un dynamisme nettement amoindri -, dont la dernière, surtout, ne dépasse pas, par sa thématique, le niveau d'une autobiographie gênante à force de révélations.

Geeraerts décide alors de clôturer la série. Depuis 1979, il publie régulièrement des romans policiers mêlés d'une légère touche de critique à l'égard de la société et, dans ce genre littéraire, il acquiert peu à peu une notoriété internationale. La «contagion» semble donc avoir cessé.

Dans l'évolution de Geeraerts, un revirement s'est effectué avec la parution d'un joyau de prose déplaisante, la très intimiste *Laatste brief rondom liefde en dood* (Dernière lettre sur l'amour et la mort, 1980), adressée à sa

---

(seconde) femme et publiée à l'occasion de son cinquantième anniversaire. L'auteur y parle, avec une franchise étonnante, de sa peur de la «Menace», c'est-à-dire de l'adieu à la bien-aimée, inéluctablement provoqué par la mort, cette «Menace» qui, auparavant, était conjurée par son credo vitaliste. Geeraerts a pris conscience qu'il vieillissait et, entre deux romans policiers, il a encore publié deux livres qui revêtent un caractère personnel et traduisent cette prise de conscience.

Dans la première partie de *Jagen* (Chasse, 1981), il nous raconte l'histoire d'un Blanc qui, après l'indépendance du Congo, part une dernière fois à la chasse, puis décide de briser sa carabine contre un arbre plutôt que de la remettre aux autorités, comme celles-ci l'ont exigé. Cette histoire évoque la même chasse au buffle que celle qui est relatée dans la nouvelle *De taaije* (Le dur à cuire) du recueil *De troglodyeten* (Les troglodytes, 1966) et qui est une confrontation directe, primitive entre l'homme et l'animal. Toutefois, cette seconde version comporte - et c'est surprenant - une plus grande part d'angoisse et de doute au sujet de soi-même, et l'intrépidité masculine y est nettement moins présente. La seconde partie de *Jagen* comprend le récit de la «dernière» chasse entreprise par l'auteur (une chasse à l'ours de Kodiak en Alaska), laquelle lui a fait douloureusement prendre conscience de la diminution de son acuité sensorielle. Enfin, dans *Marcellus* (1985), une nouvelle de haute tenue dont l'histoire se situe pendant une période où l'auteur campe dans l'isolement le plus total, Jef Geeraerts transmet à son neveu, de façon presque rituelle, sa connaissance de la nature ainsi que son attirail, à l'instar de l'empereur Auguste qui désigna, pour lui succéder, son neveu Marcus

Claudius Marcellus au sujet duquel il nourrissait les plus grandes espérances.

En 1990, lors d'une réception fastueuse et très mondaine au théâtre de la Monnaie à Bruxelles, Jef Geeraerts célébra son soixantième anniversaire. A cette occasion, il se définit, comme Max Frisch dans son journal, et comme dans *Marcellus*, comme «Celui qui est marqué du signe», qui s'oppose à la fatalité de la vieillesse au moyen d'une «attention accrue et d'un éblouissement existentiel, (...) comme si l'on éprouvait les choses pour la toute première fois». Malgré la peur de l'Adieu, l'Initiation demeure son thème dominant. ■

JOS BORRÉ

*Critique littéraire.*

Adresse: Vredelaan 8, B-2500 Lier.

*Traduit du néerlandais par Patrick Grilli.*

---

## Uit «Ik ben maar een neger»

DOOR JEF GEERAERTS

HET ging zoals ze voorspeld hadden. We dansten en zongen en vierden samen met de blanken, die even dronken liepen als wij.

Het ging goed. We waren alles vergeten. Het waren onze broeders. Ze zaten samen met ons in de bars en dansten met onze grietjes en gingen ermee naar bed, maar dat is niets. Het zijn mannen en er waren grietjes genoeg. Na zeven of acht dagen kwam er een beetje herrie met de soldaten in Thysstad en in Leo ook, schijnt het. De blanke generaal vloog eruit en kreeg een lel op zijn pretentieuze bakkes, maar dat had hij wel verdiend. Het schijnt dat onze soldaten nogal lelijk onder de blanke vrouwen hebben huisgehouden. Ja, het zijn nu eenmaal soldaten. De Russen en de anderen doen dat ook. Soldaten, zwart of blank of Chinees, zijn wilde beesten en als je in hun klauwen valt, dan moet je je zien te redden.

Maar in Thysstad waren de blanken verdomme gewaarschuwd door hun eigen soldaten: «Let op, kerels, want met de Indépendance moeten we jullie sterren, kepie, huis, ijskast, wagen en jullie vrouwen hebben. Totale overname».

Op de andere plaatsen in Congo bleef het kalm. Er gebeurde niets, alleen de radio begon nogal heftig tegen de blanken van leer te trekken. Een kérel, die Kashamura!

De blanken hingen die dagen als vleermuizen rond hun radio's. Ze werden nerveus en bibberden, konden geen eten meer door hun keel krijgen en begonnen met geladen geweren rond te rijden en op sommige plaatsen joegen ze ons uit de telegraafkantoren en seinden om hulp naar de parachutisten, hoewel we hun niets misdeden.

Die duivels vielen als dondergeesten uit de lucht en begonnen in het wilde weg te schieten en te moorden en hutten in brand te steken. Ze

---

## Extrait de «Je ne suis qu'un nègre»

PAR JEF GEERAERTS

*Traduit du néerlandais par Maddy Buysse.*

TOUT se passa comme ils l'avaient dit. Nous avons dansé et chanté et fait la fête avec les Blancs, qui étaient tout aussi ronds que nous.

Tout allait bien. Nous avions tout oublié.

C'étaient nos frères. Ils étaient assis avec nous dans les bars, dansaient avec nos petites amies et couchaient avec elles, mais qu'est-ce que ça fait. Ce sont des hommes et, des filles, il y en a pour tout le monde.

Au bout de sept ou huit jours, il y eut un peu de grabuge avec les soldats de Thysville et même de Léo, paraît-il. Le général vola à la porte et reçut une gifle sur sa gueule prétentieuse, mais c'était rudement mérité.

Il semble que nos soldats en ont fait de toutes les couleurs avec les femmes blanches. Enfin, on sait ce que sont les soldats.

Les Russes et tous les autres en font autant. Les soldats, Noirs ou Blancs ou Chinois, ce sont des bêtes sauvages et lorsqu'on tombe entre leurs griffes, il n'y a plus qu'à serrer les dents.

Mais à Thysville, voilà que les Blancs avaient été prévenus par leurs propres soldats:

- Attention, mes amis, car avec l'Indépendance, il nous faut vos étoiles, vos képis, vos maisons, vos frigos, vos voitures et vos femmes. Reprise totale.

Dans d'autres endroits du Congo, tout restait calme. Il ne se passait rien, seule la radio se mit à attaquer les Blancs assez violemment. Quel gaillard, ce Kashamura!

En ce temps-là, les Blancs étaient collés comme des chauves-souris à leur radio. Ils s'énermaient et tremblaient, ils ne pouvaient plus rien avaler et se mirent à tourner en rond avec leur fusil chargé et par endroits, ils nous chassaient des bureaux télégraphiques et appelaient au secours des parachutistes, bien que nous ne leur ayons rien fait.

---

---

ontwapenden onze soldaten, sloegen hun geweren kapot en wierpen ze in de stroom.

Ze schoten zelfs de palmwijnappers uit de bomen en mitrailleurden vluchtende vrouwen en kinderen. In de buurt van Boende, geloof ik.

Baarlijke duivels, die smeerlappen met hun rode mutsen. Allemaal jonge wildemannen, die bloed wilden zien vloeien, nikkerbloed. Ze hebben duizenden van onze broeders afgeemaakt en daarna begonnen ze met de auto's van hun eigen gevluchte rasgenoten rond te rijden tot de benzine op was. Ze verpatsten ze voor duizend of tweeduizend frank of staken ze gewoon in brand, de huurlingen van het kapitalisme!

Toen we dat in de radio hoorden, werden we allemaal razend en elke blanke die we zagen, moest eraan geloven. Kashamura zei het in radio Leopoldstad:

«Alle blanken eruit, anders slachten ze ons tot de laatste man af. Het is nog niet genoeg dat ze in tachtig jaar vijftien miljoen van onze broeders hebben vermoord».

We hebben ze alleen maar geslagen, geschopt en naakt rond laten springen op handen en voeten, in de nor gedraaid, hun haar afgesneden en ze gras laten maaien, ze chikwang in hun bek gestopt dat ze ervan kotsten en koud water over hun lijf gegoten. We hebben hun geld afgepakt - sommige kerels liepen verdomme met tweehonderdduizend frank in de achterzak van hun shorts. We hebben hun huizen geplunderd en hun wagens meegenomen. Was het geen oorlog? Ik vind dat we nog enorm netjes zijn geweest. We hebben eigenlijk meer gelachen om de potsierlijke situatie.

Toen we het ten slotte moe werden, hebben we gezegd: «Nu doen jullie het best eruit te trekken, vooraleer we écht kwaad worden of honger krijgen, want dan gaan jullie de pan in».

«Voorwaarts mars, één koffertje, duizend frank en hier is het vliegtuig. Bon voyage et au revoir».

Er zijn er, die gebleven zijn. Ze zijn er nog. Dat is hun zaak als ze willen kruipen voor ons. Er is toch geen kwestie van respect meer.

Respect... hahahaha! We *spuwen* erop!

De meesten zijn gebleven voor een zwarte

Ces diables tombèrent du ciel comme des esprits du tonnerre et ils se mirent à tirer à tort et à travers, à assassiner les gens et à brûler les cases. Ils désarmèrent nos soldats, démolirent leurs fusils et les jetèrent dans le fleuve.

Ils abattirent même les débiteurs de vin de palme dans les arbres et mitrillèrent les femmes et les enfants qui fuyaient. Aux environs de Boende, je crois.

De vrais diables, ces salauds avec leur béret couleur de sang. Tous de jeunes sauvages, qui voulaient voir couler le sang, le sang noir. Ils ont tué des milliers de nos frères, puis ils se sont emparés des voitures de leurs propres compatriotes en fuite et ont roulé jusqu'à l'épuisement de l'essence. Ils les vendaient alors pour mille ou deux mille francs ou ils y foutaient le feu, ces mercenaires du capitalisme.

Quand nous avons entendu ça à la radio, nous sommes tous devenus enragés et chacun des Blancs que nous rencontrions n'avait qu'à payer. Kashamura le disait à la radio de Léopoldville: «Tous les Blancs à la porte, sans quoi ils finiront par nous assassiner tous. Ça ne suffisait pas qu'en quatre-vingts ans ils aient tué quinze millions de nos frères...»

Nous, on s'est contentés de les battre, de leur donner des coups de pied et de les faire courir tout nus à quatre pattes, de les fourrer au bloc, de leur couper les cheveux et de leur faire tondre la pelouse, de leur fourrer du chikwang dans la gueule jusqu'à les faire vomir et de les arroser d'eau froide. Nous leur avons pris leur argent, nom de Dieu, certains de ces gaillards-là avaient deux cent mille francs dans la poche revolver de leur short. Nous avons pillé leurs maisons et pris leurs voitures. N'était-ce pas la guerre? Je trouve qu'au fond nous avons été très convenables. C'était surtout question de rire de ce spectacle grotesque.

Quand enfin nous en avons eu marre, nous leur avons dit:

- Vous feriez mieux de filer maintenant, avant que nous nous fâchions vraiment ou que la faim nous prenne, car alors vous passerez à la casserole.

En avant marche, une petite valise, mille francs et voilà votre avion. Bon voyage et au revoir.

griet of omdat er nog te veel geld op hun bankrekening stond of ze hadden herrie met hun vrouw in België of ze hadden gehoord dat het er maar een arme tijd is. Of misschien eenvoudig omdat ze in België van geen hout pijlen wisten te maken.

In september en oktober zijn er zelfs weer-gekeerd. Waarom, dat mag de duivel weten. Het is zeker geld, want nu het voedsel een beetje schaars wordt, beginnen ze te janken en zeggen dat ze terug willen naar hun land, omdat ze geen aardappelen en boter en brood en rundvlees meer kunnen eten. Ik vraag me af of rijst en kip en geit en bananen en maniok en palmolie en spinazie soms geen eten is. Onze studenten in Europa eten toch ook aardappelen en brood en boter, al zijn ze het niet gewend.

Ik heb altijd een voorgevoel gehad dat ze ons een hak wilden zetten met die Indépendance. Ze hadden er genoeg van, nu ze zagen dat baas spelen voorgoed uit was. Toen kregen ze de pest in en ze vonden dat geintje met die parachutisten uit, lieten zich eruit donderen en nu smalen ze: «Haha, de vuile negers creperen in hun eigen stront».

Wel ja, we creperen, maar dan nog liever zonder jullie dan met jullie en een luipaard sterft niet aan één kogel. We zijn pijn gewend en er komen nog wel betere tijden, dat *wij* ingenieurs en dokters en ambtenaren naar Europa zullen sturen, als de Chinezen jullie eronder hebben gekregen. ■

Il y en a qui sont restés. Ils sont toujours là. C'est leur affaire, s'ils veulent ramper devant nous. De toute manière, il n'est plus question de respect.

Le respect...ahaha! On crache dessus!

La plupart sont restés pour une moukère ou parce que leur compte en banque était trop bien garni, ou parce qu'ils étaient en brouille avec leur femme en Belgique ou parce qu'ils avaient entendu dire qu'on y vivait misérablement. Ou peut-être tout simplement parce qu'en Belgique ils ne savaient de quel bois se chauffer.

En septembre et octobre, certains sont même revenus. Pourquoi? Du diable si je le sais. C'est sûrement pour l'argent, car maintenant que la nourriture se fait rare, ils se mettent à geindre qu'ils veulent regagner leur pays, parce qu'ils n'ont plus ni pommes de terre, ni beurre ni pain ni viande de bœuf à se mettre sous la dent. Moi je me demande si le riz, le poulet, les bananes, le manioc, l'huile de palme et les épinards ne sont pas une nourriture. En Europe, nos étudiants mangent bien des pommes de terre, du pain et du beurre, quoiqu'ils n'en aient pas l'habitude.

J'ai toujours eu le pressentiment qu'ils voulaient nous jouer un tour avec cette Indépendance. Ils en avaient assez, maintenant qu'ils se rendaient compte que c'était bien fini de jouer les maîtres. Alors ils en ont eu marre et ils ont découvert cette histoire de parachutistes, ils se sont démerdés pour filer et maintenant ils rail-  
lent:

- Aha, ces sales Nègres, qu'ils crèvent dans leur merde. Eh bien, oui, nous crevons, mais plus volontiers sans vous qu'avec vous, et un léopard ne meurt pas d'une seule balle. Nous sommes habitués à souffrir et un temps meilleur viendra, où *nous* enverrons en Europe des ingénieurs, des médecins et des fonctionnaires, quand les Chinois vous auront vaincus. ■